

Els Beerten

À Koen

NOUS VOULONS  
TOUS LE PARADIS  
LE PROCÈS

Traduit du néerlandais  
par Maurice Lomré

LA JOIE DE LIRE  
ENCOURAGEMENT

*«For us there is only the trying,  
The rest is not our business.»*

T.S. Eliot, *Four Quartets*

## SECONDE PARTIE

1947

Assez

Le fabricant de meubles chez qui je travaille depuis deux ans est tombé malade. Il m'a convoqué et m'a demandé de reprendre son affaire.

Avoir ma propre affaire. MARTIN LENZ, FABRICANT DE MEUBLES.

Je suis curieux de connaître la réaction de Katrina. Mais je ne pourrai pas continuer de vivre chez elle. Les gens jasant depuis deux ans. Un homme et une femme qui vivent ensemble sans être mariés! On n'y a jamais prêté attention. Dans un village comme le nôtre, les cancans vont bon train.

Mais jaser sur le patron n'est jamais bon pour une affaire.

Katrina n'aimera pas que je parte. Elle me manquera. Seul, c'est seul.

À moins que.

À moins qu'on se marie. Les ragots s'arrêteront aussitôt. Et peut-être ne sera-t-il pas difficile de tomber amoureux.

Cette idée ne me quitte plus.

Katrina est occupée dans la cuisine.

— Formidable, dit-elle lorsque je lui annonce la proposition de mon patron.

Elle pose sa main sur mon bras. Elle sourit. C'est toujours ce qu'elle fait quand est contente. Poser sa main sur mon bras et sourire. Elle est ainsi. Mon amie, ma copine.

Nous mangeons.

— C'est délicieux, je dis.

— Merci.

Le moment est venu.

— Marions-nous, je dis.

Elle me regarde d'un air stupéfait. Ma demande n'est pourtant pas si étrange, on s'entend bien tous les deux.

— Mais enfin, Martin.

— Pourquoi pas.

Elle plante son regard dans le mien.

— C'est à cause des gens ?

— Ils jasant.

— Et alors ? répond-elle, fâchée, ils jasant sur tout le monde.

Elle se lève et sa chaise racle le sol. Elle recule lentement jusqu'à ce que son dos touche le mur.

— Comment peux-tu me demander une chose pareille ?

— Ce n'est quand même pas si grave ?

— Grave ?

Sa voix traduit sa surprise.

— Nous marier, bon Dieu, qu'est-ce que tu t'imagines ?

Mon désarroi grandit. Pourtant, elle m'aime. Pourquoi n'est-elle pas juste contente ?

— On ne se marie pas pour arrêter les ragots, Martin. Quand on se marie, c'est avec toutes les fibres de son corps, avec toutes les gouttes de son sang.

Il faut que je trouve les mots qui apaisent. Tout de suite. J'ouvre la bouche puis la referme. Elle a l'air si malheureuse que les mots restent coincés dans ma gorge.

— Marions-nous, je répète.

Elle se tait.

— Si tu savais, commence-t-elle, puis elle détourne les yeux. Tu ne m'aimes pas. Pas assez. Ce sont des choses qu'on sent, Martin, ne me raconte pas d'histoires. Tu joues la comédie depuis longtemps mais, cette fois, tu es allé trop loin.

Qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle sait très bien que je veux la rendre heureuse.

— Je sais que ta mère te manque.

Comment ça ? Que veut-elle dire ? Je ne parle jamais de ma mère, je ne me souviens même plus de son visage, comment pourrait-elle me manquer ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, dit-elle. Tu cries si souvent son nom dans ton sommeil. Je suis restée debout si souvent devant la porte de ta chambre, j'ai voulu si souvent entrer pour te réveiller, te consoler. Je n'ai jamais osé. Ah, Martin. Tu te mens à toi-même. Et quand tu cries son nom, ce n'est pas dans notre langue. Qui es-tu donc ?

Elle passe ses bras autour d'elle-même, fait demi-tour et sort.

Je la suis. Je regarde autour de moi. Je ne vois personne. Elle a disparu.

Patience, Martin. Elle sera bientôt de retour. Elle reviendra, car elle t'aime. Et je trouverai cette fois les mots justes, je la persuaderai que je lui veux du bien. Et ça, pour le reste de ma vie.

Ce ne sera pas difficile de l'aimer.

Martin Lenz en est capable. Il pèse le pour et le contre, et puis il ressent les choses.

Sans prévenir, mon estomac se retourne dans mon corps. L'envie de vomir monte en moi, je pose mes deux mains devant ma bouche, mais c'est trop tard. Je fais demi-tour et rentre dans la maison vide. Je trébuche en me rendant dans ma chambre, tombe sur mon lit, me mets en boule, pleure, tousse et vomis jusqu'à ce que mon corps soit complètement sens dessus dessous.

Il faut que je parte d'ici. Il faut que j'abandonne ma peau et que j'arrête cette mascarade.

Il faut que je rentre chez moi.

Quand je serai arrivé, ils ne voudront pas croire que j'ai choisi de revenir. Ils me considéreront comme un traître et diront que je suis un lâche parce que j'ai attendu deux ans. Que je savais très bien que j'aurais été fusillé si j'étais rentré tout de suite. Ils m'en voudront peut-être encore plus que lorsque je me suis engagé pour le front de l'Est et, comme ils seront en colère, ils m'exécuteront de toute façon.

Et c'est sans doute tout ce que je mérite.

Je partirai ce soir. Avant que je ne me ravise. Car on ne peut pas se fier aux lâches.

## Les yeux fermés

Je pourrais parcourir la route entre le magasin et la maison les yeux fermés. Ça n'a rien d'exceptionnel, puisque je fais ce trajet six fois par semaine depuis deux ans.

Victor cherchait quelqu'un pour l'aider. Au bout d'une semaine, il m'a dit que je m'en sortais bien en calcul tout comme avec les clients. Il a ajouté qu'il était très content de moi.

Il est non seulement mon patron, mais aussi notre chef d'orchestre, toujours aussi passionné. C'est étonnant de voir comme il peut se perdre dans la musique.

Il a presque quarante ans, quasi le même âge que ma mère, mais il ne le fait pas. Bien qu'il ait traversé beaucoup d'épreuves. Victor dit que la colère est un poison pour les hommes, mais qu'on doit parfois se montrer méchant pour survivre. Si quelqu'un a bien le droit d'être méchant, c'est lui. Pendant qu'il se cachait, son père est entré dans la Résistance. Il avait déjà soixante ans, il avait combattu pendant la Première Guerre mondiale, et il avait vécu trop de choses pour rester spectateur de celle-ci. Il était passeur pour différents services de la Résistance. Il n'a trahi personne, n'a pas posé de bombe, n'a pas aidé à faire dérailler des trains. Il était simplement passeur, et il l'était devenu parce qu'il possédait un vélo.

Quelques hommes de la Gestapo l'ont arrêté, ils l'ont torturé jusqu'à ce que sa peau tombe en lambeaux à cause des brûlures. Si seulement je l'avais su, disait parfois Victor, si seulement je l'avais su. Mais il n'était au courant de rien, il était en sécurité

dans une ferme parmi les cochons. De toute façon, qu'aurait-il pu faire s'il l'avait su ?

La Gestapo est venue dire à la mère de Victor combien son mari avait gémi et pleurniché. Elle les a reçus sur le seuil de sa porte. Elle ne les a pas laissés entrer. Elle les a juste remerciés très poliment de leur visite. Il paraît qu'ils ont été déconcertés. Et ils sont repartis comme ils étaient venus. Mais ils avaient brisé le cœur de cette femme. Le lendemain matin, les voisins l'ont trouvée morte dans son lit.

Comment est-ce que je sais tout ça ? C'est facile de parler de tout et de rien en portant des conserves de haricots ou des sacs de farine.

Parfois, Victor dit qu'il vit maintenant dans la maison d'un collabo.

Je me rappelle alors qu'il s'agit de la maison de Ward.

Au début, je voyais Ward dans chaque coin et recoin. C'est curieux comme les choses finissent par passer. J'ai tout raconté à Victor. Ce que je ressentais les premiers temps puis comment ça s'est évanoui. Victor dit parfois qu'on a plus de ressources qu'on ne le croit. Et que c'est très bien que je ne sois pas partie. Et que lui soit resté aussi.

Paesen est de mauvaise humeur parce que je ne suis plus qu'une seule leçon par semaine. Il me dit que le talent s'entretient, et il me demande si c'est la peur qui me retient. Ça m'a bien fait rire. De quoi, mon Dieu, pourrais-je bien avoir peur ? Je ne crains rien ni personne.

Après chaque leçon, je donne les partitions que j'ai reçues à Rémi, et il essaie de les jouer. Il le fait presque mieux que moi. Victor dit que Rémi a une oreille absolue, car il lui suffit d'entendre une mélodie une seule fois pour la retenir. Il ajoute que c'est un magnifique cadeau pour un musicien.

Victor est sévère avec moi quand je joue, il dit que je suis pétrie de talent, comme Rémi, et que je n'ai pas le droit de le gaspiller. Mais je joue de la trompette juste parce que j'aime ça. Un point c'est tout.

Exactement comme mon père. Lui, il me comprend. Il comprend que j'aie cherché du travail et que je ne sois pas partie à Bruxelles. Il m'a aussi déjà dit une centaine de fois que j'avais choisi un bon garçon. Mais, en réalité, c'est Émile qui m'a choisie. Bien que mes grommellements aient failli le faire fuir. Aujourd'hui, nous en rions.

Émile travaille depuis environ cinq ans. Il a déjà épargné un peu d'argent. Si nous nous marions un jour, nous n'aurons pas de problème.

Un jour, mais pas encore maintenant. Je veux aussi mettre de l'argent de côté pendant quelques années. Puis je veux avoir cinq enfants. Émile a déjà dit que je pourrais choisir les prénoms.

Victor me demande parfois ce que je veux faire de ma vie. Je lui réponds alors : « Ça. » Et il me dit à chaque fois : « Vraiment ? » Je ne le regarde jamais quand il commence à me poser ce genre de questions. Ça se passe toujours après la fermeture du magasin. Mon cœur se met alors à battre beaucoup trop fort, si fort que je ne rentre pas tout de suite à la maison, et que je

fais un détour par les champs. Un grand détour, mais je n'ai pas le choix.

J'ai vingt et un ans, et je sais très bien ce que je fais.

Je devrais essayer un jour. Ainsi, je saurais vraiment si j'en suis capable: rentrer à la maison à vélo en gardant les yeux fermés.

## Une merde

Je pourrai parcourir la plus grande partie du trajet en train. Il fera nuit quand j'arriverai à Bonn. Une caserne belge se trouve à proximité de la ville. C'est le genre de choses qu'il suffit d'entendre une seule fois pour s'en souvenir.

J'ai rassemblé quelques vêtements, emporté mes papiers et un peu d'argent, fixé mon saxophone sur mon sac à dos. J'ai laissé un mot pour Katrina sur la table de la cuisine. Je lui dis que je ne pourrai jamais assez la remercier, que je lui souhaite une longue et heureuse vie, et que je pars à la recherche de ce qui reste de moi. J'ai signé *Ward*. Ward Dusoleil, et j'ai ajouté entre parenthèses: Martin Lenz. Afin qu'elle comprenne ce que je veux dire.

Mon cœur bat la chamade sur le chemin qui mène à la caserne. Je le sens battre aussi dans ma jambe droite. La route est plus longue que prévu, trop longue pour ma jambe, mais je tiendrai bon. Toutes sortes de pensées sur ce qui m'attend bourdonnent dans ma tête, je refuse pourtant de les écouter. Je me concentre sur le chemin devant moi, les nids de poule, les flaques d'eau, le battement de mon cœur dans ma jambe. Je cherche une chanson qui pourrait accompagner mes pas, et j'en trouve une: «Auf der Heide blüht ein kleines Blümelein.» Je la répète une centaine de fois jusqu'à ce que j'arrive.

À la caserne, ils ouvrent de grands yeux étonnés à la vue de cet homme chargé de son sac à dos et trainant la patte. Ça les amuse

un peu. Ils me prennent pour un pauvre vagabond à moitié fou, quelqu'un qui s'aventure par hasard en terrain dangereux. Ils me parlent en allemand et me disent de partir. Je leur réponds en néerlandais que je viens me constituer prisonnier. Les mots sonnent bizarrement dans ma bouche. Ils redeviendront assez vite les miens, car je suis Ward Dusoleil, et je suis flamand. Je ne peux plus faire marche arrière. Ils ont reconnu ma langue, ils savent qu'ils ne peuvent pas me repousser.

Quatre hommes s'avancent et m'entourent. Ils n'y comprennent rien. Qui peut venir se jeter ainsi dans la gueule du loup ? Ils ont avec eux une pile de papiers recouverts de centaines de noms. Je répète le mien : Ward Dusoleil. Ils me disent d'un air surpris que je ne figure pas dans la liste. Je leur réponds que c'est pourtant mon nom. Ils me regardent avec le même air étonné, de sorte que je commence à me demander s'ils ont bien toute leur tête. Je hausse les épaules. Je leur dis que je veux rentrer en Belgique.

— Monsieur veut rentrer en Belgique, répète un des quatre hommes d'une voix pleine de mépris. Combien de temps Monsieur est-il resté en Allemagne ?

J'ai envie de lui dire de se renseigner, mais je me retiens.

— Depuis 1943, je réponds. D'abord à Sennheim, puis j'ai très vite pris la direction de la Russie.

Je ne veux pas raconter que j'ai vécu à Olpe, je n'ai pas le droit de mêler Katrina à tout ça.

— Ensuite Cologne, j'ajoute. Je me suis caché dans cette ville.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Sans doute un trou de mémoire, dit le plus gros des quatre avec condescendance.

Je hausse les épaules.

— Quel dommage, poursuit le gros avec le même air méprisant. Puis tout à coup la mémoire t'est revenue et tu as voulu rentrer en Belgique.

— En quelque sorte.

Il me demande si je suis certain de m'appeler Ward Dusoleil.

— On ne peut plus certain.

— Date de naissance ?

Ma date de naissance ? 1925. Mais quel jour ? Martin Lenz occupe trop de place dans ma tête. Qu'il vive en moi à ce point m'effraie. Au printemps. En mars. Toujours autour de Pâques, pendant le Carême.

— Le 18 mars, je réponds.

Je n'en suis pas sûr, mais il vaut mieux dire ça plutôt que d'hésiter trop longtemps.

— Pas trop tôt, disent les quatre hommes.

J'acquiesce. Et j'ajoute :

— Ce sont les nerfs.

Ça leur plaît que j'aie peur. Je n'ai pas peur d'eux. Ce qui m'effraie, c'est de ne pas me rappeler avec certitude ma date de naissance.

Un long silence s'installe. Ils me regardent tous les quatre, les bras croisés. Ils attendent la suite de mon histoire.

— Après Cologne, j'ai commencé à errer.

— Après Cologne, répète le plus petit.

Ils ne me croient pas.

L'un d'entre eux pointe le doigt vers mon sac à dos.

— Tu es musicien, dit-il.

— Oui, je réponds aussitôt, je joue du saxophone. J'allais de village en village, je ne restais jamais longtemps, je gagnais ma vie en me produisant ici et là.

— Comme si les gens avaient de l'argent à dépenser pour ça, disent-ils en ricanant.

J'explique que j'ai été logé et nourri en échange d'un peu de musique. Et que j'ai donné des leçons.

— Où ça ?

— Partout.

— Partout ne figure pas sur la carte.

Je me tais de nouveau. Je ne sais plus quoi répondre.

— On finira par découvrir la vérité, dit encore le plus gros. Quel était ton grade dans l'armée ?

— Sturmmann.

— Ah, commandant. Tout petit Sturmmann. Jamais rêvé de devenir colonel ?

Ça les amuse de nouveau. Je ne réagis pas.

Soudain, le plus petit attrape mon bras gauche. Je pourrais facilement l'écrabouiller si je le voulais.

Il relève ma manche, passe la main sur la cicatrice à l'intérieur de mon avant-bras.

— Ah ! ah ! fait-il d'un air triomphant.

Il montre la cicatrice aux trois autres.

— Une éraflure, je dis.

— Tu vas continuer à mentir longtemps, hurle le plus petit. Tu veux que je t'explique ? Avant, il y avait ici un tatouage nazi et tu

l'as fait disparaître. Tu as eu peur que les Alliés ne le découvrent après la guerre, car ils t'auraient fusillé sans aucun procès. Tu le savais très bien, non ? Pas très malin de la part des nazis de marquer tous leurs soldats.

Son visage touche presque le mien. Je sens sa mauvaise haleine, je vois des restes de sommeil collés à ses cils. Je me dis qu'il va me frapper et que je n'aurai pas le droit de riposter. Il m'envoie son poing sur la tempe. Je titube.

— Dis la vérité, sale boche, hurle-t-il, on finira de toute façon par la découvrir !

Je passe la main sur ma tempe, acquiesce d'un mouvement de la tête pour leur signaler que j'ai compris. Il lève de nouveau le poing.

— Excusez-moi, je dis à toute vitesse, oui, il y avait un tatouage nazi.

— Vous voyez, dit le plus petit en s'adressant aux autres d'un air triomphal. Ce sont tous des gros salopards, et je parie que Monsieur voulait aussi devenir colonel.

Je secoue la tête de gauche à droite.

— Pas la peine de mentir, hurle-t-il. C'est ce qu'on veut tous, non ?

Je hausse les épaules.

Il faut que je réponde quelque chose.

— Oui.

Si je dis « non », il me frappera.

— Ah, ah. Et tu étais un commandant courageux ?

— Je m'en sortais bien avec les hommes.

— Ah ! Drôle de façon de dire les choses. Ici, on appelle ça faire la guerre.

Il ramène son bras en arrière et s'apprête de nouveau à me frapper. J'ai envie de me baisser, mais je sais qu'il me le fera payer encore plus cher.

Tout à coup, une voix retentit.

— Ça suffit.

Un homme de grande taille se tient dans l'encadrement de la porte.

— Colonel! s'exclament les quatre soldats d'une seule voix.

Ils bondissent au garde à vous et saluent.

— C'est bon, dit l'homme, puis il me regarde. Qui est-ce ?

— Un traître, dit le plus gros avec tout le mépris dont il est capable.

— Ce n'est pas à nous de décider, répond le colonel. Je vous écoute.

Le plus gros respire profondément avant de prendre la parole.

— Eh bien, commence-t-il, mais le colonel lui intime l'ordre de se taire d'un geste de la main puis il se tourne vers moi.

— Je veux d'abord t'entendre, me dit-il.

Je lui répète ce que j'ai raconté aux autres.

Le colonel me scrute pendant quelques instants. Puis il montre ma tempe du doigt. Et il me demande ce que ça signifie.

— Rien, je fais.

Il se tourne vers le plus petit.

— Encore toi, j'imagine? Tu peux faire une croix sur ta permission.

— Mais...

— Y a pas de «mais» qui tienne.

Le colonel me fixe de nouveau.

— Maintenant, je veux la vérité, dit-il d'une voix amicale.

— Olpe, je réponds. De 1945 à aujourd'hui. Personne n'était au courant, tout le monde pensait que j'étais un soldat allemand blessé. Je me suis mis au service du village pendant deux ans.

— Nous vérifierons, dit le colonel avant d'ajouter sur le même ton aimable : la vérité fait moins mal qu'on ne le croit, non ?

J'acquiesce.

— Et tu veux rentrer chez toi.

Le 18 mars, ma date de naissance. Soudain, je m'en souviens avec certitude.

— Je n'en peux plus, je dis.

— Tu seras puni. Sévèrement puni.

J'acquiesce.

— On va vérifier ton histoire, poursuit le colonel. On fera contrôler ton identité à Bruxelles. En attendant, tu resteras dans une de nos cellules. Emmenez-le, messieurs. Et comportez-vous correctement.

Il disparaît aussi vite qu'il est apparu. Les quatre soldats saluent la porte qui s'est déjà refermée.

Ils me poussent dans un couloir étroit. Au bout, il y a une porte. Ils m'obligent à me retourner, me placent le dos contre la porte et me crachent au visage.

— C'est ce qu'on fait avec les traîtres, dit le plus gros. Et ce n'est qu'un début.

Ils misent tous les quatre sur la peine de mort.

— La peine de mort, répètent-ils en s'adressant à moi.

La jubilation dégouline de leurs lèvres.

Je ne peux pas m'empêcher de leur poser une question :

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Faisons-nous quoi ?

Pas la peine d'essayer de se défendre. Je perçois leur colère. Si j'ouvre trop la bouche, ils me fichent une raclée.

— Réponds, m'ordonnent-ils.

Je tente de nouveau de leur expliquer que je suis venu me livrer de mon plein gré, et je réalise tout de suite que ça ne rime à rien. À leurs yeux, je suis un gros salopard. Je penserais certainement la même chose si j'étais à leur place. Je ne sais pas. On ne peut comprendre quelqu'un d'autre que si on se retrouve vraiment à sa place.

— Une minute, mon bonhomme, disent-ils. Ne t'imagines pas qu'ils seront heureux au pays parce que l'enfant prodigue rentre chez lui.

J'avale péniblement ma salive.

— Au trou, connard, s'exclament-ils en poussant des cris de joie, va rejoindre la merde. C'est là ta place.

Ils tapent avec leurs bottes dans la porte qui se trouve derrière moi afin de l'ouvrir, puis ils m'envoient des coups de pied dans le ventre. Je perds l'équilibre et tombe en arrière dans le trou noir.

Ma tête cogne. Ça signifie une commotion de plus. Je survivrai à celle-ci aussi. Le pire, c'est l'odeur. La puanteur est presque insupportable. C'est une odeur de merde et l'air tout entier en est saturé.

Je protège mon nez et ma bouche avec mon mouchoir. L'odeur diminue un peu en intensité. Soudain, je devine une ombre au-dessus de moi. Sont-ils de retour et vont-ils de nouveau me donner des coups de pied et me battre ? Je me roule en boule en maintenant le mouchoir sur mon nez et sur ma bouche, mais personne ne me touche. Pourtant, je me méfie. Je reste pendant des secondes recroquevillé par terre, lorsqu'une voix me demande subitement si ça va.

— Oui, ça va, je réponds avec prudence.

Le silence revient. Je voudrais savoir qui m'a parlé, mais je ne vois personne. Il fait trop sombre pour mes yeux. Je remarque que je suis couché contre un mur, près de la dernière marche de l'escalier. Je sens mon sac à dos à côté de moi, mon saxophone y est toujours attaché. Ils ont balancé mes affaires comme ça dans la cave. Je me redresse pour m'asseoir et ma tête commence aussitôt à tourner. J'attrape le saxo, je fais glisser mes doigts sur le cuivre et je sens une petite bosse. Je jure tout haut. Dès que je rencontrerai un forgeron, je lui demanderai de m'aider.

Je ne croiserai pas de forgeron avant des années, peut-être même plus jamais. Mon saxo sonnera faux pour toujours. Il en sortira un miaulement, un gémissement de vieille femme. Une immense colère s'empare de moi. Ces crétins là-haut m'ont jeté dans ce trou, ils m'ont abîmé mon bien le plus cher, et je vais mourir étouffé à cause de la puanteur qui flotte ici. Je serre le saxo dans mes bras et j'éclate en sanglots.

— Ça ne sert à rien de s'apitoyer sur soi-même, dit une voix.

Je sursaute. L'ombre sort d'un coin du cachot et s'avance vers moi. L'homme est grand, maigre comme un clou et beaucoup plus vieux que moi.

Il me demande qui je suis. D'où je viens. Et si on m'a arrêté. Avant que je n'aie le temps de répondre, il me raconte qu'il est originaire de Gand, qu'il est parti en Allemagne de son plein gré pour travailler dans une usine d'armement. Il m'explique qu'ils n'avaient rien chez eux, que c'était s'en aller ou mourir de faim, et qu'ici ils ne veulent pas comprendre. Ils prétendent qu'il a profité au maximum de la guerre et qu'il sera sévèrement puni en Belgique.

Il me regarde avec curiosité. Il veut savoir pourquoi ils m'ont arrêté.

Je lui réponds que j'ai combattu sur le front de l'Est, et que je me suis rendu tout seul.

— Tu as osé faire ça ainsi? dit-il d'un air épouvanté.

— C'était ça ou mourir à force de mentir.

Il me regarde comme si je divaguais.

— Tu es fou, dit-il enfin.

— Peut-être.

On se tait pendant un instant. Je serre mon saxophone contre moi. Le cuivre est froid.

— L'espoir fait vivre, je dis soudain.

Renée aussi disait toujours ça. Je sens un sourire naître sur mon visage. Quelle idée de penser à Renée maintenant.

— C'est vrai, répond l'homme. Quand il n'y a plus d'espoir, il n'y a plus rien.

— Rien que l'espoir, je dis, et mon sourire grandit.

— Ce n'est pas drôle.

— Je sais.

— Joue quelque chose, dit l'homme.

— Non, je réponds. Elle est abîmée.

— Elle? fait-il, surpris.

Je le regarde à mon tour d'un air étonné. Je parle toujours de mon saxo au féminin.

— Comme si c'était une femme, dit-il d'un air moqueur.

Je hausse les épaules. Il peut rire de moi. Ça m'est égal.

— Ne t'en fais pas, dit-il. C'est juste drôle d'entendre ça, voilà tout. Joue quelque chose, répète-t-il.

— Le son ne sera plus jamais pur.

— Comme s'il y avait encore quelque chose de pur, dit-il en agitant le bras vers l'obscurité. On va dormir dans cet endroit.

Au milieu de la puanteur. Un grand découragement s'abat sur moi.

— On se fait à tout, dit l'homme, même à la puanteur.

Je n'arriverai jamais à inspirer de l'air. Or j'en ai besoin pour jouer.

— Montre-moi ce saxophone. Où est la bosse?

Comme s'il pouvait m'aider.

— Il n'y a pas de lumière ici, ajoute-t-il, mais là-bas dans le coin il y a une petite fenêtre qui laisse entrer suffisamment de lumière pendant la journée. Comme je l'ai déjà dit, on se fait à tout, même à ce trou, même à l'obscurité.

Il a raison. Mes yeux voient même plus que ce qu'ils voudraient. La moisissure sur les murs, les ordures dans les coins. Un vrai clapier à vermine. Non mais, qu'est-ce que je croyais? Qu'ils allaient m'enfermer dans un palais?

L'homme examine le saxophone.

— Je regarderai demain ce que je peux faire, dit-il, quand il fera jour.

Un sourire apparaît sur son visage.

— Avant de partir pour l'Allemagne, j'ai travaillé dans l'automobile. J'ai retapé des voitures de riches, débosselé des carrosseries. Puis la guerre est arrivée, et l'affaire a fait faillite. En Allemagne, il y avait du travail pour moi. J'ai cinq enfants qui devaient manger. Et toi, tu as des enfants ?

— J'ai vingt-deux ans.

— À cet âge, j'avais déjà deux fils.

— Je suis fatigué.

Je le suis dans le noir.

Deux paillasses sont étendues par terre. Elles sont certainement pleines de poux. À côté, il y a un pot de chambre, rempli de merde jusqu'à ras bord. C'est donc de là que vient cette puanteur.

— On ne peut pas déplacer les paillasses ? je demande.

— L'odeur est partout, répond-il.

Je traîne les paillasses vers le coin opposé du cachot. L'homme me suit.

Je me couche près de lui et ferme les yeux. L'odeur donne envie de vomir. Je protège mon nez et ma bouche avec ma manche. J'étouffe presque. Mais je préfère étouffer plutôt que d'avoir des haut-le-cœur toute la nuit.

— Comment vas-tu réparer la bosse, je demande au milieu de la nuit. Tu ne me feras pas croire que tu as des outils ici.

Il ne dort toujours pas non plus.

— Avec le talon de ma chaussure, dit-il.

Je n'arrive pas à m'endormir. Tandis que l'homme à côté de moi ronfle, j'essaie de rester le plus calme possible, en maintenant ma manche sur mon nez et sur ma bouche. Quand le jour se lève, la puanteur a disparu.

## Une amoureuse

— Il faudrait que Jef trouve une amoureuse.

— M'enfin, Sander. Estime-toi heureux qu'il se sente si bien à la mine. L'amour suivra. Et parle un peu moins fort, Jef a besoin de toutes ses heures de sommeil.

Ils recommencent à manger.

— Jef est un bon gars, Sander, dit ma mère au bout d'un moment.

— C'est vrai. S'il pouvait aussi trouver une amoureuse...

Je l'entends soupirer jusque dans ma chambre.

— Un père espère toujours le meilleur pour ses enfants, Blondine.

— Tais-toi et mange.

Le meilleur pour ses enfants. Ça veut donc dire trouver une amoureuse. Ce n'est pas parce que Renée sort avec son Émile depuis un certain temps que je dois faire comme elle. Par ailleurs, cet Émile est un bon gars. Et aussi un joli garçon. Mais si calme. On pourrait l'accrocher au mur comme un tableau, il y fort à parier qu'il y resterait.

Mon père ne devrait pas radoter comme ça. Il ferait mieux de commencer ses travaux. Il aurait ainsi de quoi s'occuper l'esprit. Monsieur veut en effet se lancer dans les transformations. Il veut d'abord construire une buanderie afin d'y mettre une machine à laver pour ma mère. Ensuite, il transformera le grenier en pigeonnier. Il dit que son père en avait un aussi. Alors.

On n'a pas fini de rigoler. Mon père n'a encore jamais posé deux briques l'une sur l'autre. Qu'il ne s'imagine surtout pas que je vais l'aider. J'ai bien besoin de mes heures de sommeil pendant la journée. Et s'il m'enguirlande trop, je partirai. Sur-le-champ. Je sais déjà où j'irai. On peut penser ce qu'on veut des mineurs, mais il n'y a pas de meilleurs camarades. Surtout Nicola. On est allé le chercher en Italie parce qu'on manquait de bras ici.

Je lui ai dit que mon père pouvait être très fatigant. Qu'il me rendait parfois fou. Nicola m'a répondu dans son mauvais néerlandais qu'il y aurait toujours une place pour moi chez eux. Je lui ai serré fermement la main. Grazie. Voilà ce que je lui ai dit. Puis j'ai filé à la maison. Tellement vite que si ç'avait été une course, j'aurais gagné.

## Chez moi

Un matin, on m'appelle et on me dit de sortir de la cave. Trois gendarmes en provenance de Bruxelles sont venus me chercher. Combien de jours ai-je passé dans cette cellule? Plus d'une semaine, moins d'un mois, je suppose. Les heures se sont traînées et, sans mon ami, le temps se serait arrêté. Les premiers jours ont été un enfer. À chaque instant, je m'attendais à voir surgir un des quatre gardiens pour m'infliger l'une ou l'autre sanction. Curieusement, aucun n'est jamais descendu.

Tous les matins et tous les soirs, une assiette de nourriture nous attendait en haut de l'escalier. Au début, je mangeais juste pour ne pas dépérir, mais au bout d'un moment la sensation de faim est revenue, malgré la terrible odeur de merde et de sueur.

Je prends congé de mon ami. Nous nous étreignons longuement. Je n'oublierai jamais la patience dont il a fait preuve pour réparer mon saxophone. Il l'a tapoté pendant des heures avec précaution pour faire disparaître la bosse, comme si mon saxophone était en porcelaine. Et il y est presque arrivé.

Je monte l'escalier. Quelqu'un se tient debout, jambes écartées, dans l'embrasure de la porte. La silhouette m'apparaît à contre-jour.

— Dépêche-toi.

Je serre mon saxo à deux mains tout en grimant une marche après l'autre. Quand j'arrive en haut, la silhouette annonce qu'elle fait partie de la gendarmerie belge et qu'elle va me ramener chez

moi avec ses deux collègues. Le gendarme en question ajoute que je ne dois pas penser à m'échapper. Si je fais cette connerie, ils tireront sans hésiter. Est-ce que j'ai bien compris?

— Oui, je réponds. Je me suis livré de mon plein gré, je n'ai pas l'intention de prendre la fuite.

— Un homme peut toujours changer d'avis, dit le gendarme.

Il me demande aussi si je réalise que je ne serai pas accueilli à bras ouverts en Belgique.

Nous nous rendons en taxi à la gare de Bonn. On m'attache les mains dans le dos avant que je monte dans la voiture. Les gendarmes me demandent si ça fait mal. La réponse est non. Nous rentrons à Bruxelles en train. Le voyage passe vite, en dépit des nombreux regards en coin que me lancent les autres passagers. Une fois la frontière franchie, les gens se lâchent. Ils m'examinent de la tête aux pieds et, s'ils pouvaient m'approcher, ils me frapperaient à mort. J'ai beau avoir enfilé des habits propres juste avant de partir, je ne suis à leurs yeux qu'une ordure. Comme si une croix noire brûlait sur mon front, la croix noire du mercredi des cendres. Tu es poussière et tu redeviendras poussière.

— Le pire est passé, dit le gendarme assis en face de moi.

Il me désigne du doigt comme si je n'étais pas là et ajoute :

— Celui-ci aura peut-être de la chance. Dorénavant, ils réfléchiront avant de tuer.

— Pas toujours, dit le plus grand gendarme, installé à ma droite. Je connais un type qui a vendu du pain aux Allemands. C'est tout ce qu'il a fait. Et ils l'ont fusillé sans pitié après la guerre.

— Les Allemands aussi avaient faim, dit le plus petit des trois, assis à ma gauche. Ils se tenaient peut-être dans la boulangerie du type en le menaçant avec leurs fusils. *Du pain ou la vie.*

Ils soupirent tous les trois.

Leurs paroles me donnent des frissons. Ma mère. Ma mère et son magasin avec ses clients allemands et son fils parti combattre sur le front de l'Est.

— Des choses terribles se sont produites pendant la guerre, dit le plus grand gendarme, mais aussi après.

— Les gens avaient peur, dit le plus petit, on ne peut pas leur en vouloir.

— Il y a des salopards des deux côtés, ajoute le plus grand. C'est mon avis.

— Il y a quand même salopard et salopard, dit le gendarme en face de moi.

Puis, sans s'être concertés, tous les trois me regardent en même temps.

Air contrit. Voix douce. Avant de dire :

— Je sais.

C'est sorti tout seul.

Tout le monde se tait pendant un long moment. Pour la première fois, je sens revenir l'espoir. Si je continue de trouver les mots justes, je pourrai peut-être sauver ma peau. Qui sait, même ma mère pourra venir me voir.

Soudain, je me dégoûte moi-même. Je ne vais quand même pas encore jouer la comédie ?

— Tu regrettes de t'être livré ? demande le plus petit.

Je secoue la tête.

— Pas du tout.

— Ce ne sera pas simple.

J'acquiesce. Le silence s'installe de nouveau. Je tourne la tête et regarde à travers la vitre. Je ne ferai plus partie de ce monde. Ils vont m'enfermer. Si j'ai de la chance, je pourrai encore regarder par une fenêtre.

## Moonlight Serenade

— Rémi, dit Sœur Mélanie. Tu arrives tard.

— J'ai roulé aussi vite que j'ai pu.

— Ce n'était pas suffisant. Il t'attend.

Ils savent pourtant que je vais désormais au collège ? Les leçons sont plus longues et l'école n'est pas dans le village. Je leur ai déjà dit cent fois.

— Je ne peux pas arriver ici à cinq heures. Impossible. L'école finit seulement à quatre heures et demi.

Sœur Mélanie pousse un profond soupir.

— Tu as apporté ta trompette ?

Je la prends chaque fois avec moi.

— Bien sûr, ma Sœur.

Elle sourit, rajuste sa coiffe et regarde par la fenêtre.

— Heureusement, il fait encore bon. Il est assis près de l'étang. Rejoins-le vite.

Derrière le couvent, il y a une vaste pelouse. On y trouve de nombreux bancs installés sous les arbres, près des parterres de fleurs et le long du sentier qui mène à l'étang. Quand il fait beau, les personnes âgées prennent les bancs d'assaut. Gust s'assied toujours près de l'étang. Sœur Mélanie prétend que l'étang lui rappelle le canal.

Mais Gust est parfaitement capable faire la différence entre les deux. Bien qu'il n'arrive plus à parler, il a encore toute sa tête.

Il sait montrer qu'il est d'accord, désigner quelque chose, sourire, prendre un air fâché. Ou aussi très triste. Comme, par exemple, lorsqu'il pleut sans arrêt pendant plusieurs jours. Il rapproche alors sa chaise roulante le plus près possible de la fenêtre, afin de pouvoir encore apercevoir un petit bout de ciel, même si celui-ci est tout gris. Sœur Mélanie dit que, ces jours-là, son regard est éteint. Sauf si on est vendredi. Elle dit que c'est son jour préféré. Vendredi, le temps n'a pas d'importance, il se réveille plus tôt, se sert deux fois au petit déjeuner, parcourt le couloir toute la matinée avec sa chaise roulante et rit avec chaque personne qu'il croise.

Quelle chance que je vienne lui rendre visite le vendredi et pas un autre jour.

J'espère que Gust va vivre encore longtemps. L'année dernière, lors d'un de mes vendredis à la maison du canal, il a soudain été pris d'un malaise. Ma mère a dit que c'était le cerveau qui était atteint, qu'un caillot de sang était resté bloqué dans ses artères. Heureusement, Gust n'est pas mort. Mais il ne pouvait plus rien faire et il ne ressentait plus rien non plus. À l'hôpital, ils lui ont fait faire toute une série d'exercices avec ses jambes et avec ses bras, tous les jours encore et encore. Heureusement, car il a presque retrouvé l'usage complet de ses bras. En revanche, ses jambes sont restées aussi molles comme des chiffons. Dommage.

Ils ont aussi tout de suite remarqué qu'il était sourd comme un pot. Ils lui ont fait essayer un appareil auditif. Et il entend maintenant mieux que jamais.

Quand Gust est rentré chez lui, le docteur lui a annoncé que ses jambes fonctionneraient peut-être de nouveau un jour. Gust l'a regardé et on voyait qu'il voulait dire au docteur de ne pas lui

raconter d'histoires, qu'il n'était pas débile. Mais le docteur n'a pas réagi.

Ma mère dit qu'il a encore toute sa tête, c'est du moins ce qu'elle pense.

Moi, je sais qu'il l'a toujours. Car nous jouons aux échecs tous les vendredis, et c'est une activité qui exige beaucoup de réflexion. J'ai souvent mal au crâne après avoir joué, tellement je me concentre. Mais je perds toujours. Et ça fait rire Gust.

Il ne parle presque plus. Ils ont essayé de lui apprendre quelques mots, mais ils ont vite renoncé. Il parvient seulement à émettre des sons semblables à des jappements de chien, et ça effraie tellement tout le monde que Gust a arrêté de vouloir s'exprimer. Parfois, il essaie de me parler, parce qu'il sait que je n'aurai pas peur. Mais c'est très difficile de le comprendre. Comme je n'arrête pas de lui demander de répéter, il en a parfois les larmes aux yeux. Mais je ne peux quand même pas dire que j'ai compris si ce n'est pas vrai. Alors, je le rassure et lui dis que ce n'est rien. Puis je prends ma trompette et j'essaie de lui faire tout oublier, sauf le canal et le ciel.

C'est pour cette raison que j'emporte ma trompette avec moi tous les vendredis.

— Si on allait se promener autour de l'étang ?

J'aime ce mot, même si Gust est en chaise roulante. Il secoue la tête et montre la trompette dans mon dos.

— Aha, fait-il, et je sais que cette fois ça signifie «jouer».

— Très bien. Monsieur a-t-il une préférence ?

Gust rit de nouveau. Il émet quelques sons et d'après leur nombre je devine qu'il s'agit sans doute de «Moonlight Serenade».

— Moonlight Serenade ? je demande.

Il acquiesce et pose ses mains sur ses genoux.

C'est Renée qui m'a donné les partitions de ce morceau. Mon père trouve formidable que j'arrive à le jouer aussi bien. Jef, quant à lui, ne veut plus l'entendre. Ça lui fait trop penser à l'époque où il était terriblement malade et où j'ai accompli ce fameux miracle. Donc, pour maintenir la paix à la maison, je ne joue pas ce morceau quand Jef est là.

J'ai beaucoup moins peur d'aller en enfer depuis que j'ai accompli ce miracle. On ne pourra jamais me l'enlever ! Désormais, je fais simplement de mon mieux dans la vie comme tout le monde, car on veut tous aller au paradis.

Je vois Jeanne de temps en temps. Par hasard, quand je suis avec Gust. Elle a encore plus de taches de rousseur qu'avant. Enfin, si c'est possible. Quand Gust savait encore parler, il disait parfois que Jeanne n'était pas heureuse, que ça se voyait sur son visage.

— Elle a besoin qu'un miracle se produise dans sa vie, disait Gust, pour retrouver le goût de rire.

Je pensais alors que je n'allais pas me mêler de ça. D'une part, parce que Jeanne se comportait toujours bizarrement avec moi, ce qui m'était égal car elle était vraiment moche avec ses taches de rousseur ; d'autre part, parce qu'elle n'avait qu'à se débrouiller avec son miracle.

— Euh, fait Gust en me touchant le bras.

Ça aussi, je comprends.

Je vais jouer, Gust. Ce que tu veux et aussi longtemps que tu le voudras.

## Neige

Les trois gendarmes me livrent le soir à Bruxelles où on m'enferme après un bref interrogatoire. Dès le lendemain matin, je suis transféré à la prison de Hasselt. Là-bas, on me confisque mon sac à dos et mon saxophone. On inscrit mon nom dans un registre. Je demande s'il serait possible de se renseigner afin de savoir si ma mère vit toujours. Et si on pourrait la prévenir que je suis de retour. Tout ça le plus gentiment possible. On me rit au nez. Oui, ils vont tout mettre en œuvre pour satisfaire le fifi à sa maman. J'insiste en disant que quelqu'un doit quand même être au courant que je suis ici. On verra Dusoleil, on verra. Et ils ajoutent que je ne dois pas prendre de grands airs.

On me fourre dans une cellule d'une superficie d'à peine trois mètres sur trois. Ça pue la merde et la sueur. Nous sommes neuf prisonniers et nous dormons par terre, corps contre corps, certains se tiennent accroupis contre le mur. Nous nous touchons de trop près mais nous ne nous disputons pas. Ce sont les surveillants qui nous font sortir de nos gonds. Ils nous provoquent, nous embêtent, et malheur à celui qui réagit, car aussitôt la porte de la cellule s'ouvre et un gardien muni d'un fouet et chaussé de lourdes bottes surgit pour nous rappeler combien nous méritons ce qui nous arrive.

Ils nous attribuent toute la responsabilité de la guerre. Nous ne sommes que des traîtres. De gros lâches. Les camps de concentration sont des horreurs et nous n'avons rien fait pour les empêcher, nous sommes dégueulasses.

Mon saxophone me manque. Pourtant, c'est une bonne chose que je ne l'aie pas avec moi en prison. Ils auraient pu me le confisquer pour toujours. Imaginez qu'ils réalisent à quel point j'y tiens.

Je ne dois pas trop réfléchir. Sinon, je vais de nouveau m'imaginer des histoires. La mort est déjà tellement présente dans mes pensées. Quelle place pouvons-nous laisser à la mort dans nos pensées ?

Sur le front, nous nous disions parfois que si nous pouvions tenir tête aux Russes, nous pourrions tenir tête au monde. C'est ce que nous avons essayé de faire. Nous n'aurions pas dû. Car les Russes n'ont pas détruit le monde, ils n'ont pas mis le feu à nos églises. Les clochers sont restés debout, j'ai pu le voir en rentrant.

Au combat, les Russes étaient sans pitié, de vrais démons. Ils avaient pour mission de nous anéantir et ils y sont parvenus. Nous étions terrifiés. Pour chaque Russe qui tombait, dix d'entre nous mouraient, et nous continuions pourtant de tirer sans réfléchir, car nous ne pouvions pas faire autrement, réfléchir c'était mourir, sans parler de nos tranchées ridicules, à peine profondes de dix centimètres, nous étions assez bêtes pour nous y coucher mais, si nous ne le faisons pas, les Russes nous descendaient à coup sûr. Nous arrachions les boutons de nos uniformes et les mettions en bouche et les sucions pour apaiser notre faim, car souvent le ravitaillement ne nous parvenait pas à cause de la neige, alors nous mangions la neige, nous la buvions aussi, et nous ne pouvions pas pleurer, car nos paupières gelaient aussitôt, mais à quoi bon pleurer, nous devons tirer, mâchouiller, déglutir. Et prier. Pour notre peuple, mais surtout pour nous-mêmes.

La neige était notre monde, nous n'en connaissions pas d'autre, nous n'avions jamais entendu dire autre chose que : «En avant, camarades, marchez vers l'Est et cassez du Russe», personne n'est venu nous parler d'un autre monde, personne ne nous a dit : «M'enfin, les gars, qu'est-ce que vous foutez là ? Pour l'amour de Dieu, pour l'amour du ciel, arrêtez.»

Nous n'aurions pas arrêté. Se rendre équivalait à se faire abattre d'une dans la tête.

Après l'hiver est arrivé le printemps, la neige a fondu et nous avons reculé, car les Russes continuaient d'avancer et, comme ils étaient trop forts, nous avons décidé de nous tenir à carreau pendant un moment, dans la boue qui avait remplacé la neige et qui s'étendait de jour en jour. Nous espérions qu'un miracle allait se produire, que les Russes par exemple se rendraient, mais ils remportaient presque chaque bataille et, si nous avions été à leur place, nous n'aurions pas non plus renoncé. Le miracle n'a donc pas eu lieu, mais nous avons continué de croire à un retournement de situation qui nous permettrait de marcher de nouveau bien droit sans nous méfier, sans regarder de tous côtés et sans porter de fusil, de nous balader avec les mains dans les poches, en sifflotant parce que le soleil brille, nos habits enfin secs et en route vers la maison. Nous continuions d'espérer parce qu'il n'y avait pas d'autre choix.

Ma tête était remplie de vide et d'espoir. Je survivais grâce à ce vide et à cet espoir.

C'était mon monde. Je n'en connaissais pas d'autre.

Ils ne peuvent quand même pas me condamner à cause de

mon ignorance ? Sont-ils capables de faire une chose pareille ?

Je vais tout leur dire.

Je vais leur expliquer comment j'ai enfin compris l'existence de cet autre monde. Et qu'alors j'ai arrêté. Pas en levant les bras pour me rendre, sinon on m'aurait abattu d'une balle dans la tête. Et peut-être, oui peut-être, comprendront-ils ?

1944

À pleins poumons  
et d'une voix cristalline

On nous l'avait promis : nous servirions de renfort, nous serions bien payés et bien traités. Sur le front, il ne restait plus grand-chose de cette promesse, mais je n'ai jamais cessé d'espérer. *Un jour les choses s'arrangeront.* Entre-temps, je faisais le mieux possible ce qu'on attendait de moi. On m'a demandé si je ne voulais pas devenir commandant et motiver mes propres hommes ? J'en avais envie, très envie même.

À Breslau, notre légion s'est jointe à d'autres, des légions allemandes et européennes, et nous avons marché vers l'Est, contre vents et marées. Nous avons finalement échoué en Ukraine, non loin de la frontière avec la Russie. Nous devions empêcher le diable de progresser, alors que nous étions plongés en enfer. Car les Russes nous terrassaient. Leurs soldats, leurs tanks roulaient tout simplement sur nous. Depuis longtemps, il n'y avait plus de différence entre les soldats allemands et nous, les petits Flamands, comme ils nous appelaient au début en se moquant. Nous n'écopions plus depuis longtemps des pires boulots. Ils avaient en effet particulièrement besoin de nous.

Un nouveau contingent de Flamands est arrivé, je ne comprenais pas qu'on les ait laissé partir. La plupart avaient à

peine dix-sept ans, j'étais prêt à parier qu'ils n'avaient jamais porté de fusil auparavant. Et quelle formation avaient-ils reçue ? Une ou deux semaines d'instruction, dans le meilleur des cas ? Autant dire rien. Pourquoi leurs parents ne les avaient-ils pas retenus ?

J'ai dû les accueillir. J'avais envie de leur dire qu'ils arrivaient en enfer, et qu'ils pourraient remercier le ciel à genoux s'ils sortaient vivants d'ici. Mais je leur ai souhaité la bienvenue et j'ai ajouté que nous tenions bon, que nous faisons de notre mieux, et que nous nous formions un vrai groupe. Mes propres paroles me dégoûtaient.

Un jour, j'étais couché dans mon lit. On m'avait accordé deux heures de sommeil. J'essayais de fermer les yeux, mais ça ne marchait pas. Ils s'ouvraient sans arrêt, comme s'ils étaient sous pression.

Un des officiers est arrivé en courant.

— Je viens de recevoir un message, a-t-il dit, tout essoufflé. Les Russes gagnent du terrain, ils ont encore pris une de nos positions. Nous devons venir au secours de la population et l'aider à résister.

Résister. Quel mot à la con. Comment aurions-nous pu résister si la position était déjà prise ?

Nous sommes partis aussitôt. Nous avons suivi le chemin. Tout droit. Toujours tout droit. Le jour se levait. Nous avançons en relevant la tête et en bombant le torse. Nous n'étions pas seuls sur la route. Des gens de tous les âges marchaient dans l'autre sens. Tous voulaient fuir vers l'Ouest. Certains poussaient une brouette

dans laquelle ils avaient entassé leurs affaires, d'autres traînaient de lourds sacs derrière eux, quelques-uns portaient des enfants, plusieurs étaient sans rien. Leurs yeux avaient vu l'enfer.

Nous les croisions. Nous passions devant eux en marchant. Un homme a levé la main. Un autre a brandi le poing vers nous. C'est à ce moment que les petits morveux se sont mis à chanter. À pleins poumons et d'une voix cristalline. Ils ont interprété des chants guerriers allemands sans la moindre fausse note. J'ignorais où ils les avaient appris. Ils chantaient leur joie d'être dans l'armée avec sincérité et enthousiasme, l'ennemi pouvait arriver, aussi longtemps qu'ils restaient ensemble pour le combattre. Ça m'a donné la chair de poule. Allaient-ils me montrer ce que je devais faire, eux qui ne connaissaient rien à la guerre ? Je n'avais pas d'autre choix que de les suivre.

Les gens que nous croisions levaient brièvement la tête, on pouvait lire l'étonnement et la stupéfaction dans leurs regards. Les soldats allemands qui nous accompagnaient ne savaient pas quoi penser de tout ça. Personne ne souriait. À l'exception de de nos jeunes Flamands, légers comme des papillons. Quelles histoires leur avait-on racontées, quels mensonges leur avait-on mis dans la tête ?

## Tout part à vau-l'eau

L'hiver nous est brusquement tombé dessus. Le froid a pris possession de nos os. C'était fini, nous n'aurions plus jamais chaud.

J'avais déjà vécu un hiver ici, et je pensais que j'étais préparé à l'affronter. Mais ce n'était pas vrai. On ne peut pas se faire au froid. Et que dire des jeunes garçons. Ils n'arrêtaient pas de trembler, ils claquaient des dents même en dormant. Enfin, dormir est un grand mot. Disons plutôt les minutes pendant lesquelles ils somnolaient. Car dormir était un mot inconnu ici.

Nous avons continué d'avancer. Le long de villages incendiés, de champs en feu, de cratères creusés dans le sol, de corps morts, de personnes vivantes fuyant de toutes parts. Les chants sonnaient moins clairement, mais ils continuaient de retentir. Nous poursuivions notre route aussi longtemps que nous ne rencontrions aucune résistance. Et si un danger menaçait, nous nous mettions à l'abri. Nous prenions notre fusil et nous tirions. Nous nous reposions quelques heures par jour et nous serrions les uns contre les autres.

Nous étions couverts de poux depuis des jours. Ils se glissaient, grandissaient et se reproduisaient partout où régnait encore un peu de chaleur. Dans nos cheveux, sous nos aisselles, dans l'ourlet de nos chemises, dans les poils de nos pubis. Nous nous grattions sans arrêt mais ils revenaient toujours.

On nous avait raconté que les poux transmettaient le typhus exanthématique et qu'on pouvait en mourir. Nous nous épouillions le plus souvent possible, mais ça ne servait pas à grand-chose. On nous avait aussi dit que les Russes étaient immunisés contre cette maladie. Encore un avantage qu'ils avaient sur nous.

Les Russes avaient lancé leur offensive finale, ils écrasaient tout sur leur passage. Rien ni personne n'était épargné.

Que faire? Quelle attitude adopter avec les jeunes garçons? Un ordre venu d'en haut nous interdisait de leur dire la vérité. Car les enfants qu'ils étaient encore se décourageraient trop vite. Mais comment leur raconter que rien n'était encore perdu et que la victoire était encore possible tout en les regardant dans les yeux? Continuer d'avancer pouvait signifier mourir. Faire demi-tour aussi.

La nuit est arrivée. Et avec elle les chars russes qui sont entrés dans notre camp.

Ils ont tout ravagé. Et il y a eu de nombreux morts. Nous avons rassemblé les corps dans le bras asséché d'un ruisseau. Nous les avons recouverts de leur propre couverture. Les Russes que nous avons tués, nous les avons laissés là où ils étaient tombés.

— Nous continuerons, a dit notre Obersturmführer. Nous n'abandonnerons pas. Mais nous devons être prudents, l'ennemi est désormais partout. Nous devons penser à notre peuple. Nous ne pouvons pas le laisser tomber. Nous n'abandonnerons pas, même si la situation devient difficile. Or elle le deviendra. C'est pourquoi nous progresserons en formant des petits groupes de deux ou trois hommes maximum. Nous essayerons de briser l'encerclement.

J'ai préparé mon sac à dos. J'ai posé mon saxophone tout en haut. Je me suis retourné et j'ai aperçu trois garçons derrière moi. Tous les trois m'ont salué en même temps.

— Sturmmann?

— Hum?

— Qu'allez-vous faire?

— Reprendre la route.

— Pouvons-nous vous accompagner?

Je les ai regardés l'un après l'autre. J'ai hésité.

— Nous voulons gagner la guerre, ont-ils dit.

J'ai eu l'impression de m'entendre. J'en ai eu des frissons dans le dos. Deux d'entre eux étaient presque aussi grands que moi, mais aussi minces que des roseaux. Il suffirait d'une pichenette pour les faire tomber.

— Vos noms?

— Vervoort, Jansen, Verbeeck.

— Vos prénoms, je veux dire.

— Jan, Hendrik, Léon, a indiqué celui du milieu.

— Votre âge?

— Dix-sept, ont-ils répondu d'une seule voix.

— De la même classe, originaires du même village?

Ils m'ont adressé des regards étonnés.

— Comment le savez-vous?

— C'est assez fréquent que des garçons qui sont dans la même classe partent pour le front.

Ils ont échangé des sourires.

— Quel âge déjà?

— Dix-sept.

— Non, la vérité.  
Ils m’ont regardé. Se sont tus. On devinait la panique dans leurs yeux. Je savais qu’ils allaient me le dire. Il suffisait de patienter.  
— Quinze.  
Quinze ans. Incroyable.  
— Comment se fait-il que vous ayez été tous les trois assez stupides pour partir à la guerre ?  
J’avais élevé la voix. J’ai vu qu’ils avaient peur. Ils se sont regardés.  
— On avait besoin de nous. C’est ce qu’on nous a dit, a répondu Jan.  
— Mon frère aussi est venu ici, a ajouté Hendrik. Mon père était fier de ma décision. Et mon grand-père aussi.  
— Et ta mère ? j’ai demandé.  
Il a baissé la tête.  
— Pas tellement, a-t-il répondu doucement.  
— Mais bien la mienne, a dit Jan. Ça oui, elle était contente ! Son visage s’était complètement illuminé.  
— Au début, on était six, a poursuivi Hendrik. Pas trois.  
— Six de la même classe ?  
Tous les trois ont acquiescé.  
— Bon !  
Ils se taisaient. Regardaient le sol.  
— Et ces trois autres, où sont-ils ?  
— On les a enterrés hier. Oui, enterré.  
— C’est ce qui arrive ici, j’ai dit d’une voix plus rude que je n’en avais l’intention. Vos passeports ont donc été falsifiés.  
De nouveau, ces têtes qui regardaient le sol.

— Vous savez qu’il faut au moins dix-sept ans pour s’engager. Et regardez-moi quand je vous parle.  
Ils ont relevé la tête. Je sentais l’angoisse qui se lisait dans leurs yeux.  
— Pensez-vous qu’ils ont besoin de vous ici ?  
Ils se sont regardés, ont baissé les yeux, se sont tournés vers moi, puis se sont de nouveau regardés.  
— Mais maintenant nous sommes là, a dit Jan.  
— On ne peut rien y faire, a ajouté Henrik.  
Il a souri. L’angoisse s’était envolée.  
Léon était le seul qui n’avait pas encore parlé.  
— Pourquoi es-tu là ? je lui ai demandé.  
Il semblait aussi léger qu’une plume. Il devait tomber en arrière quand il portait son fusil. Je ne comprenais comment il avait pu être sélectionné. À moins qu’il n’y ait plus de sélection et qu’on accepte n’importe quel volontaire.  
Il a prononcé quelques mots. Je n’ai rien compris.  
— Plus fort.  
— Ça me semblait passionnant.  
Incroyable.  
— Et tu penses toujours la même chose ?  
Il m’a regardé d’un air apeuré.  
— Oui, a-t-il murmuré.  
J’ai failli l’installer sur mes genoux pour lui donner la fessée, attraper sa tête entre mes mains pour lui arracher les oreilles.  
— Bien, bien, j’ai fait. Passionnant.  
J’ai respiré profondément.  
— On a déjà assez perdu de temps, j’ai continué. Si vous voulez

m'accompagner, vous ne devrez pas avoir peur de marcher.

Et vous devrez vous taire. Chanter attire l'ennemi.

Ils ont acquiescé.

— Et vous ferez tout ce que je dirai. Absolument tout, compris ?

Ils ont acquiescé avec détermination.

— Très bien. On y va.

Léon m'a tiré la manche.

— Sturmmann ?

— Oui ?

— Est-ce qu'on a perdu, Sturmmann ?

— Je ne sais pas. Et aussi longtemps que je ne connaîtrai pas la réponse avec certitude, je continuerai.

— Nous aussi !

Ils exultaient presque.

J'ai secoué la tête.

— Je ne rigole pas, les garçons. Mais peut-être suis-je fou.

— Alors, nous le sommes aussi, a dit Jan.

— Vous, c'est sûr, j'ai répondu.

Je ne voulais pas sourire, mais c'est venu tout seul.

## Je n'ai plus de feu

Il allait bientôt neiger, ça se sentait. Il ne faudrait pas attendre longtemps avant que la neige ne tombe en quantité. Ça ne faciliterait pas notre marche. Nous progressions le plus rapidement possible. Les garçons faisaient précisément les tâches que je leur confiais. Ils suivaient les routes que je leur indiquais, imitaient mes gestes. Le moindre petit faux pas pouvait nous être fatal. À la tombée du soir, nous avons atteint le campement allemand suivant. Quand nous avons demandé si nous pouvions leur être utiles, ils se sont moqués. Ça ne m'a pas surpris. Les garçons ont toutefois reçu un nouveau fusil, et Léon n'est pas tombé à la renverse quand il l'a hissé sur son épaule.

Les Allemands nous ont donné leurs instructions : toujours rester sur ses gardes et ne pas hésiter à faire feu. Quelqu'un m'a tiré la manche. C'était Léon.

— Qu'est-ce que je dois faire maintenant au juste, Sturmmann ?

Courir le plus vite possible, mon garçon, et rentrer chez toi.

— Résister, j'ai répondu.

Il m'a regardé en plissant le front.

— Résister, a-t-il répété d'un air grave.

J'ai voulu ajouter qu'il devrait aussi tirer. Sur chaque Russe qu'il apercevrait dans son viseur. Mais je me suis tu. S'il y avait des échanges de tirs, les garçons seraient les premiers à tomber sous les balles. Cet endroit n'était pas fait pour eux, tout ça était absurde. Ils se feraient piétiner comme de la vermine.

Un homme de grande taille s'est avancé vers nous. Il m'a examiné.

— Qui es-tu ? m'a-t-il demandé.

Il parlait en prenant le ton d'un officier supérieur, bien qu'il ne portât aucun galon.

— Dusoleil, j'ai répondu. Ward.

J'ai senti son regard se poser sur l'insigne SS cousu sur mon manteau. J'ai tendu le bras.

— Heil Hitler.

— Oui, oui, c'est bon, a-t-il fait en repoussant mon geste avec impatience. Edgar Friedrich. Sturmbannführer.

J'en étais sûr. Un officier supérieur, mais sans galons. Bizarre. J'ai de nouveau levé le bras.

— Arrête, a-t-il dit. Sturmbannführer, c'est ce que j'étais avant. Aujourd'hui, c'est fini. C'est une longue histoire. Je te la raconterai peut-être plus tard, qui sait. Pour l'heure, il faut se dépêcher. Nous n'allons pas envoyer ces gamins combattre les Russes. Suivez-moi, les garçons. Toi aussi, Dusoleil.

— Que voulez-vous alors que l'on fasse ?

— Tu le sauras bientôt. Et appelle-moi Friedrich, comme tout le monde ici.

Nous l'avons suivi.

Entre-temps, il avait commencé à neiger. La boue collait encore plus à nos bottes et à nos pieds, elle tirait tout notre corps vers le bas. J'entendais les garçons souffler en marchant.

— Il neige plus fort ici qu'à la maison, a murmuré Léon.

— Bien sûr, j'ai répondu. À quoi t'attendais-tu ?

Il m'a regardé avec des yeux apeurés.

— J'ai faim, Sturmman, a-t-il chuchoté.

Friedrich s'est retourné.

— Tu pourras manger quelque chose tout à l'heure. Mais il faut d'abord travailler.

Léon a rougi.

— Excusez-moi, a-t-il dit.

— Ça ne fait rien, mon garçon.

Croisant en chemin des tanks détruits, nous avons pataugé dans la boue jusqu'à la dernière tente.

Friedrich a écarté la toile de celle-ci. Une odeur d'éther nous a assaillis. D'éther et de sang. Les blessés étaient alignés ici les uns à côté des autres sur des lits de camp. Quelques infirmières allaient et venaient. Ça gémissait, ça criait. Les garçons ont eu un mouvement de recul.

— Ce ne sera pas drôle ici, a dit Friedrich, mais vous serez utiles. Il manque de mains pour soigner tout le monde.

Jan a voulu enlever son casque, mais Friedrich l'en a empêché.

— Surtout pas. Tu dois le garder ici aussi. Il faut toujours se tenir prêt et se protéger le mieux possible. On n'a qu'une seule vie.

Il a appelé une des infirmières.

— J'ai trouvé des gens pour vous aider.

Elle l'a regardé d'un air désemparé, comme s'il lui avait demandé une chose impossible.

— Ils viennent juste d'arriver, a-t-il soupiré.

J'ai deviné qu'il pensait que nous n'étions bons à rien. Et même plus, qu'on les dérangeait.

Elle a acquiescé, car elle avait compris.

— Suivez-moi, a-t-elle dit aux garçons. J'ai un petit travail pour vous.

— Ne parle pas trop vite, leur allemand n'est pas tellement bon, a ajouté Friedrich.

— Ça viendra vite, a souri l'infirmière en entraînant les garçons derrière elle dans la tente.

— Reste avec eux, m'a dit Friedrich.

— Je suis ici pour combattre.

— Nous avons perdu depuis longtemps. Dire que vous êtes toujours là. C'est incroyable. Vous êtes Belges, c'est ça?

— Flamands.

— Ah oui, a-t-il fait en secouant la tête. Et où est la Flandre? En dehors de la Belgique?

J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas envie de discuter.

— Et toi, pourquoi ne rentres-tu pas, si tout est déjà perdu? j'ai demandé d'un ton plus cassant que je ne le voulais.

— Je ne peux pas. J'ai une place réservée aux premiers rangs.

— Où ça?

— Au pire endroit. Dans les tranchées. On m'y a condamné. Reste près d'eux, ils auront besoin de toi si ça tourne mal. Et ça va mal tourner.

J'ai marché au milieu des lits. Les corps étaient dans un état affreux, tous sans exception, avec leurs blessures ouvertes, leurs draps ensanglantés, leurs visages crispés. Le pire, c'étaient les bruits. Pleurs, hurlements, plaintes. Les mots avaient disparu et il ne restait plus que les cris. Un soldat m'a fait signe, son regard

était désespéré. Je suis resté debout près de son lit. Le drap posé sur son corps était couvert en son milieu de grosses taches de sang. L'homme n'avait plus de jambes.

— As-tu vu ma mère, elle devrait être ici, elle ne peut pas être loin, nom de Dieu, où est-elle donc?

Il parlait en français, une chance que je le comprenne. Je me suis penché au-dessus lui.

— Elle a dit qu'elle ne partirait pas, a-t-il chuchoté, et elle est quand même partie. Je ne comprends pas. Je ne comprends vraiment pas.

Il a attrapé ma main gauche. Je me suis assis sur le lit à côté de lui. De ma main droite, j'ai écarté les cheveux de son visage. Ça ne l'a pas calmé, au contraire, le haut de son corps bougeait dans tous les sens et sa main a écrasé la mienne.

Une infirmière est venue se placer à côté de moi.

— On vient juste de lui donner un peu de morphine. Il en faudrait beaucoup plus pour calmer sa douleur. Tout est détruit à l'intérieur.

— On ne pourrait pas lui en donner un peu plus...

— Notre stock est quasi épuisé. Nous devons utiliser tout ce que nous avons avec parcimonie.

— Est-ce qu'il y a un docteur?

— Il y en avait un.

J'avais déjà vu auparavant des lits de camp et des blessés. Mais jamais depuis le bord d'un lit, jamais avec une main sur le point d'écraser la mienne. L'homme avait mon âge, il ne pouvait pas être beaucoup plus vieux.

— Vous ne pouvez vraiment pas lui en donner encore un peu?

— Nous devons garder la morphine pour les vivants.  
Je l'ai regardée avec effroi. Elle m'a fait un signe de la tête et est repartie.  
L'homme a commencé à pleurer.  
— Si ma mère revient...  
— Elle reviendra, j'ai dit. Elle s'est juste absentée quelques instants.  
Il a arrêté de pleurer. Il m'a regardé d'un air surpris.  
— Elle reviendra, a-t-il répété.  
Il a recommencé à sangloter doucement. Ses yeux se promenaient sur le plafond.  
— Ce n'est pas beau, a-t-il dit.  
— Qu'est-ce qui n'est pas beau?  
Il m'a tiré par le bras.  
— Le paradis, a-t-il poursuivi, le paradis est si laid.  
Ses yeux couraient sur le plafond de façon toujours plus agitée.  
— Comment t'appelles-tu? je lui ai demandé d'une voix douce.  
Il ne me regardait plus et paraissait aussi ne plus m'entendre. Ses yeux, perdus dans le plafond, allaient et venaient, prêts à rouler bientôt hors de leurs orbites.  
Mon saxo. Et si j'allais chercher mon instrument pour lui jouer quelque chose? Sa main serrait toujours mon bras. J'essayais qu'il relâche son étreinte, mais sans succès. Les garçons se tenaient penchés au-dessus des blessés avec des petites cuvettes d'eau, chacun à côté d'un lit. J'ai appelé Jan.  
— Va chercher mon sac à dos qui se trouve près de la cuisine roulante. Et dépêche-toi.

Quelques secondes plus tard, il était de retour.  
— Sors mon saxophone.  
— Votre saxophone? a-t-il demandé, surpris.  
Il m'a tendu mon instrument. D'un mouvement rapide, j'ai libéré mon bras. J'ai fixé l'embout à mon saxo. Puis j'ai soufflé un coup. Pendant tout ce temps, l'homme ne m'avait plus regardé, ses yeux se promenaient sur le plafond. Il fallait que je joue un air qu'il connaissait. J'ai fait défiler toutes mes partitions dans ma tête. Je cherchais quelque chose de français, quelque chose de familier pour lui et je me suis dit que je n'avais jamais joué un air français... Mais si! «Au clair de la lune». D'abord, trouver les notes. J'ai essayé de réchauffer mes doigts en les frottant, mais ça n'a pas bien marché. J'ai soufflé la première note. Un peu plus haut et ce serait bon.  
— Que voulez-vous faire?  
C'était l'infirmière de tout à l'heure.  
— Vous n'allez quand même troubler leur repos?  
— Leur repos? De quel repos voulez-vous parler au juste?  
— Oh, allez-y, a-t-elle dit en haussant les épaules, jouez-leur un morceau. Qui sait, ça les aidera peut-être?  
Puis elle a fait demi-tour, prête à partir.  
— Je voudrais vous demander encore une chose: connaissez-vous son nom?  
Elle s'est arrêtée, a tourné la tête vers moi.  
— Ici, nous ne connaissons que des corps, a-t-elle dit.  
Elle a de nouveau haussé les épaules.  
— De toute façon, ça n'a pas d'importance, a-t-elle encore murmuré en repartant vers l'autre bout de la tente.

L'homme devant moi avait fermé les yeux, mais il était toujours aussi agité. On aurait dit qu'un grand oiseau était entré dans son corps et qu'il cherchait à en sortir par tous les côtés. J'ai commencé à jouer de la musique. Les lèvres de l'homme bougeaient. Je l'entendais prononcer des bribes de mots. Il était toujours un peu en retard sur la musique, mais il continuait de parler. Quand j'ai arrêté de jouer, il a continué tout seul.

— Au clair de la lune, mon ami Pierrot, prête-moi ta plume, pour écrire un mot. Ma chandelle est morte, je...

Sa voix est devenue hésitante. Son étreinte autour de ma jambe s'est relâchée, les traits autour de sa bouche se sont adoucis. J'ai pensé qu'il allait mourir.

— ... je n'ai plus de feu, ouvre-moi ta porte, pour l'amour de Dieu.

Petit Léon se tenait debout à côté de moi.

— C'est comme ça que se termine la première strophe, a-t-il dit en s'excusant. J'ai pensé qu'il avait peut-être envie de connaître la fin. De la chanson, je veux dire.

— Au clair de la lune, Pierrot se rendort. Il rêve à la lune...

L'homme a prononcé ces mots en balbutiant. Il a ouvert les yeux. Il a fait un signe de la tête à Léon. Il savait qu'il était en train de mourir.

— Vas-y, chante, j'ai chuchoté à Léon.

— Il rêve à la lune, son cœur bat bien fort, car toujours si bonne, pour l'enfant tout blanc, la lune lui donne son croissant d'argent.

— Son croissant d'argent, a balbutié l'homme.

— Il meurt, non, a dit Léon.

— Oui.

— Il a peut-être envie que je chante encore une fois...

Léon est allé s'installer de l'autre côté du lit.

— Et si je tamponnais son front avec un tissu mouillé? Ça le soulagerait peut-être un peu.

J'ai voulu lui demander de quoi ça le soulagerait. De la mort? J'ai essuyé rapidement mes yeux avec ma main droite. Je n'entendais plus les plaintes des hommes couchés sur les lits de camp ni les mots réconfortants des infirmières. J'aurais pu me retrouver à la place de cet homme si j'avais eu moins de chance. Dégage, Ward. Terminé. Et pour aller où, puisque le ciel est laid.